

LA DIVISION SS *DAS REICH*

Par Didier CHAUVET

Ils furent des hommes dans l'uniforme noir, ce noir profond comme l'ombre portée de l'Histoire, et leur nom résonne encore aujourd'hui dans les vallées, les forêts et les cendres de la mémoire. La division SS *Das Reich*, forgée dans les premiers soubresauts du Troisième Reich, naquit comme un bras armé du fanatisme, enfantée en 1939 par l'idéologie et nourrie à la violence. Née sous le nom de *SS-Verfügungsddivision*, elle devint *Das Reich* en octobre 1940, un nom chargé de grandeur impériale, drapé d'arrogance et de sang.

Ils furent environ 15 000 au départ, puis bien plus encore, recrutés dans les bras musclés d'une jeunesse sans hésitation, allemande, autrichienne, parfois même francophone ou flamande, attirée par le vertige d'un ordre nouveau. Cette division d'élite, formée à l'image d'un rêve mortifère, participa dès mai 1940 à la campagne de France, traversant les Ardennes comme une lame de fer. À Dunkerque, elle fut témoin de la débâcle britannique, et son efficacité lui valut les honneurs du Führer. Mais ce n'était qu'un prélude.

En juin 1941, l'Opération Barbarossa ouvrit les portes de l'enfer oriental, et la *Das Reich* s'y engouffra sans sourciller. Elle devint l'un des faucons les plus féroces de l'invasion de l'Union soviétique. À travers les plaines d'Ukraine, les steppes de Russie, elle laissa derrière elle des villages éventrés, des partisans pendus aux arbres, et des femmes aux yeux vides. À Kharkov, en février 1943, elle joua un rôle déterminant, reprenant la ville contre toute attente, infligeant aux Soviétiques des pertes massives — 23 000 hommes selon certaines estimations. Son efficacité tactique frôlait le sublime militaire, mais son éthique, elle, s'était dissoute dans les tranchées boueuses de l'inhumanité.

Elle n'était plus simplement une unité combattante, mais une hydre idéologique, mêlant efficacité militaire et barbarie ritualisée. Dans les forêts biélorusses et les bourgs ukrainiens, elle s'illustra aussi par des exécutions sommaires, des représailles aveugles, et cette brutalité froide qui devint sa signature. En juillet 1943, à Prokhorovka, au sein de la bataille de Koursk, elle fit face à l'un des plus grands affrontements de blindés de l'Histoire : 6 000 chars, 2 millions d'hommes, et des nuées de feu, de fer et de cris. Là encore, la *Das Reich* fut de ceux qui résistèrent le plus farouchement à la marée rouge.

Examinons dans le détail, le parcours de la division *Das Reich* sur le terrain de la guerre à l'Est. Quand, à l'aube du 22 juin 1941, les chars de l'Axe grondèrent aux confins de la Pologne orientale, l'Opération Barbarossa déchira le ciel et la terre en un fracas de moteurs, d'acier et de promesses funestes. Parmi les premiers à franchir la frontière soviétique, la division SS *Das Reich* s'élança comme une bête affamée, avide de conquêtes et de rédemption idéologique. Le Führer avait promis une guerre de races, une guerre d'anéantissement. La division répondit avec zèle.

Ce n'était plus la France. Ici, tout était plus vaste, plus brutal, plus archaïque. Les routes n'étaient que des pistes de boue, les forêts étaient des labyrinthes vivants, et les ennemis — soldats rouges, civils armés, partisans insaisissables — se battaient avec une fureur née de la terre. À bord de leurs Panzer III et IV, les hommes de la *Das Reich* progressèrent dans l'étouffante chaleur de l'été russe. Dans la poussière des marches et le feu des premières batailles, les pertes furent lourdes, mais l'euphorie initiale dominait. Les villages s'embrasaient dans leur sillage. Les ordres venus d'en haut ne souffraient aucune nuance : il ne s'agissait pas de vaincre une armée, mais d'effacer un monde.

À Smolensk, puis dans la région de Briansk, la division affronta une résistance plus acharnée que prévu. Pourtant, elle contribua à encercler plusieurs armées soviétiques. Les chiffres glacent : à l'automne 1941, plus de 600 000 soldats soviétiques furent capturés lors de ces poches colossales. La *Das Reich* participa, directement ou en soutien, à ces opérations. Mais chaque victoire militaire s'accompagnait de scènes d'horreur : exécutions sommaires de prisonniers, déportations de civils, incendies volontaires. Le combat devenait purification. L'idéologie nazie ne se contentait pas de conquérir : elle exigeait la ruine morale.

En 1942, la division fut engagée dans l'opération Fall Blau, cette poussée vers le sud en direction du Caucase et de ses champs pétrolifères. Là encore, elle fut un instrument de l'offensive, mordant dans le Don, atteignant Voronej, ville martyr qui devint un théâtre de cauchemar. L'hiver approchait, et l'Armée rouge, loin d'être anéantie, ripostait avec une résilience stupéfiante. La neige ensevelit les certitudes. Les moteurs gelaient, les hommes perdaient des orteils, les lignes de ravitaillement se rompaient comme des cordes trop tendues. Dans les forêts, les partisans harcelaient sans relâche. L'arrière devenait aussi dangereux que le front.

Mais c'est en février et mars 1943 que la *Das Reich* vécut l'un de ses moments les plus marquants, lors de la troisième bataille de Kharkov. Après la défaite catastrophique de Stalingrad, l'heure était au recul, à la réorganisation. Aux côtés d'autres unités SS comme la *Leibstandarte* et la *Totenkopf*, la *Das Reich* participa à une contre-offensive d'une précision et d'une violence extrêmes. Les rues de Kharkov furent reprises maison par maison, cave par cave, dans un combat urbain acharné. Là, l'élite SS fit la preuve de son efficacité militaire, brisant plusieurs divisions soviétiques, infligeant des dizaines de milliers de pertes. Mais ce fut

aussi une guerre sans pitié, où les prisonniers étaient rarement épargnés, où les civils furent exécutés pour avoir simplement vécu au mauvais endroit.

À la bataille de Koursk, en juillet 1943, la *Das Reich* fut intégrée au groupe d'attaque sud sous le commandement de Hermann Hoth. Elle forma la pointe d'une offensive que Hitler pensait décisive. Ce fut la plus grande bataille de blindés de tous les temps : 6 000 chars, 4 000 avions, et près de 3 millions d'hommes engagés. Les Panzer de la *Das Reich* s'enfoncèrent dans les défenses soviétiques avec une puissance effroyable, mais les lignes étaient minées, les tirs antichars impitoyables, et les contre-attaques venues de la steppe balayèrent les espoirs allemands. Après dix jours d'assauts, l'offensive s'essouffla. La *Das Reich* laissa des centaines de blindés sur le champ de bataille, et des milliers d'hommes ne revinrent pas.

La retraite devint inévitable. De 1943 à 1944, la *Das Reich* participa à cette guerre en recul, cette guerre de l'hiver éternel, entrecoupée d'horreurs froidement planifiées. À travers l'Ukraine, la Biélorussie, la Hongrie, elle couvrit la fuite d'un Reich déclinant, tout en poursuivant, toujours, cette guerre anti-partisans où les civils étaient souvent les premières cibles. Chaque village soupçonné d'aide à l'ennemi devenait un foyer de représailles. Les massacres se multipliaient. On pendait, on brûlait, on enterrait vivant. La division, devenue experte dans cette guerre asymétrique, en perdit jusqu'à sa propre humanité.

En mars 1944, elle fut temporairement retirée du front de l'Est pour être reconstituée en France. Elle laissait derrière elle un million de kilomètres carrés de ruines, des milliers de tombes anonymes, et un héritage de cendres et de honte.

Mais c'est en France, en 1944, que son nom s'imprima dans les chairs et les pierres de manière indélébile. Après avoir été redéployée à Montauban, dans le sud-ouest, elle reçut l'ordre, au lendemain du Débarquement de Normandie, de rejoindre le front. Il fallait remonter vers le nord, vers Caen, vers la bataille décisive. Alors elle traversa un pays qui bouillait de résistance, et sur sa route, elle brûla Oradour-sur-Glane.

C'était le 10 juin 1944. Ce jour-là, 642 civils furent massacrés, hommes fusillés dans des granges, femmes et enfants brûlés vifs dans l'église. Le village fut effacé du monde vivant, transformé en musée du silence. Le colonel SS Adolf Diekmann, commandant du bataillon responsable, invoqua un acte de représailles. Mais rien ne saurait justifier une telle abomination. Cette journée, unique par son horreur, fit entrer la *Das Reich* dans la mémoire collective française comme un monstre de fer et de feu.

Durant cette remontée vers la Normandie, la division perdit un temps précieux, harcelée par les maquisards du Lot, de la Corrèze, du Limousin. Chaque pont

saboté, chaque rail tordu, chaque arbre couché sur la route fut un acte de résistance contre la bête mécanique. Les combats à Tulle, où 99 otages furent pendus aux balcons, furent une autre cicatrice laissée par cette division. Pourtant, elle parvint en Normandie — avec retard — et participa à la défense désespérée de la poche de Falaise.

Elle combattit comme une bête acculée. Ses Panzer, ses grenadiers, ses canons crièrent jusqu'à l'épuisement, mais l'étau se resserrait. À l'automne 1944, elle recula vers l'Allemagne, participant à la bataille des Ardennes, dernier soubresaut d'un empire en ruines. Puis vint l'effondrement.

En mai 1945, ce qu'il restait de la *Das Reich* se rendit aux forces américaines en Autriche. Moins de 2 000 hommes, fantômes hagards d'une légion disparue. Les procès d'après-guerre jugèrent certains de ses membres, mais beaucoup échappèrent à la justice, s'évanouissant dans le tumulte des années. D'autres furent récupérés par les services occidentaux, en vertu de la guerre froide naissante.

L'Histoire, pourtant, ne les oublia pas. Le nom *Das Reich* évoque aujourd'hui un paradoxe : la rigueur tactique et la déraison morale, l'élite militaire et la déchéance humaine. On parle encore de ses divisions blindées, de ses colonnes noires, de ses chants martiaux. Mais on se souvient aussi d'Oradour, de Tulle, de Kharkov et de Koursk, comme des stigmates profonds d'un siècle où l'homme crut pouvoir se faire dieu par les armes.

Les chiffres ne disent pas tout — 20 000 morts dans ses rangs au cours de la guerre, près de 100 000 hommes ayant appartenu à ses unités au fil des années — mais ils dressent un échafaud de données sur lequel la vérité se tient, nue et glaciale. Rien ne fut jamais noble dans cette cause, malgré la vaillance de certains soldats. Car la bravoure ne lave pas l'idéologie, et la discipline ne rachète pas le crime.

La *Das Reich*, c'était la guerre en uniforme noir, le drapeau frappé de runes, les bottes résonnant dans les ruelles pavées des villes mortes. C'était la volonté de puissance, le marteau idéologique, le glaive fanatique. Et dans le silence des cimetières, dans les murs noircis d'Oradour, dans les archives qu'on feuillette avec des gants, elle continue de murmurer — non pas un chant de gloire, mais un avertissement.